

**LA VIOLENCE
EN EMBUSCADE**

DU MÊME AUTEUR

Une disparition inquiétante

Seuil, 2014

et « Points » n° P4051

Dror Mishani

**LA VIOLENCE
EN EMBUSCADE**

TRADUIT DE L'HÉBREU
PAR LAURENCE SENDROWICZ

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION DIRIGÉE
PAR MARIE-CAROLINE AUBERT

Ce livre est le fruit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec une histoire ou des événements réels, ainsi qu'avec des personnes vivantes ou mortes, des noms existants ou ayant existé ne pourrait donc être que totalement fortuite.

Titre original : *Efsharut shel Alimut*
Éditeur original : Keter Books, Jérusalem
© Dror Mishani, 2013
ISBN original : 978-965-07-2138-1

ISBN : 978-2-02-107710-0

© Éditions du Seuil, mars 2015, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À mon fils aîné, Benjamin

Il y a des secrets qui ne veulent pas être dits.
Edgar Allan Poe, *L'Homme des foules*

Prologue

Il y eut un moment, au cours des trois longs mois d'été qu'ils avaient passés ensemble à Bruxelles, où le bonheur paisible qui les avait enveloppés s'était fissuré et où, par la brèche, il avait senti ruisseler vers lui, vers eux deux plutôt, le risque d'une autre possibilité.

Ils étaient installés sur un banc ombragé de la large avenue du Parc, non loin du Musée royal d'art moderne, Avraham assis et Marianka, allongée, la tête posée sur sa cuisse. Dix-huit heures, sous un ciel bleu et sans nuages. Elle lisait, il lui caressait doucement les cheveux, qu'elle gardait toujours aussi courts. Lire, il n'y arrivait pas, parce qu'il avait passé presque toute la journée sur un roman policier de Boris Akounine, d'abord dans l'appartement puis dans deux cafés différents en attendant qu'elle termine son service. Et comme toujours, arrivé à la fin du livre, il avait réussi à repérer les erreurs commises par le détective.

Un cri retentit soudain derrière eux.

Avraham ne comprit pas ce que disait la femme noire qui s'approchait. Elle se frappait la tête de la main gauche et se griffait le visage. Il ne broncha pas. Ce fut Marianka qui se leva et s'avança vers elle. De grande taille, l'inconnue portait une robe usée, presque un linceul, et, remontées sur ses mollets, plusieurs paires de chaussettes en laine épaisse. Aux pieds, elle avait des sandales. Marianka s'arrêta devant elle, se mit à lui parler et lui attrapa le poignet pour qu'elle arrête de se mutiler le visage.

– Quelqu’un a kidnappé sa fille, expliqua-t-elle ensuite à Avraham, en anglais. Elle l’a cherchée en vain dans tout le parc, je l’emmène à l’antenne de police.

– Tu veux que je t’accompagne ? lui demanda-t-il sans grande conviction.

Du banc, où il resta seul avec son sac à dos et le livre qu’elle avait retourné sur les pages ouvertes, il les suivit du regard. Marianka s’éloignait, le bras passé autour des hanches de la mère affolée, et maintenait toujours le poignet de la femme avec son autre main. À côté de lui, il y avait aussi le sac en plastique de l’inconnue, et dedans il entra aperçut d’autres sacs en plastique. Une infinité de sacs en plastique de la marque Toys“R”Us.

Lorsque Marianka revint, elle se rassit sur le banc, mais à une certaine distance, et lui demanda une cigarette. Il remarqua qu’elle avait pleuré.

– On l’a retrouvée ? s’enquit-il, mais comme elle ne répondit pas, il répéta : On l’a retrouvée ? Quelqu’un l’avait vraiment enlevée ?

– Elle n’a pas de fille. Au poste, on la connaît comme le loup blanc, elle traîne dans le parc depuis trois semaines. Au début, ils l’ont aidée à chercher sa fille, jusqu’au moment où ils ont découvert qu’elle n’en avait pas. Du moins pas à Bruxelles. Cette femme est arrivée du Congo il y a quelques années. Elle se griffe tellement qu’elle en perd connaissance.

En rentrant, ils mangèrent le plat estival qu’Avraham avait préparé avant de sortir et parlèrent peu.

Le lendemain matin, cette étrange sensation s’était dissipée, mais ils avaient eu tous les deux, l’espace d’une soirée, le sentiment que quelque chose risquait de dérailler.

C’est exactement ce qui arriva.

PREMIÈRE PARTIE

1

Un frisson parcourut Avraham des pieds à la tête lorsqu'il entra dans la salle d'interrogatoire pour la première fois après ses trois mois d'absence. La climatisation, activée depuis le matin, avait nettement refroidi la pièce. Il se souvenait en détail de la dernière fois où il s'était assis là et de la femme qui lui faisait alors face.

Il avait eu le temps à maintes reprises d'imaginer le prochain interrogatoire qu'il mènerait dans cette pièce. S'était vu entrer d'un pas ferme et assuré, avait pensé à la voix dure avec laquelle il commencerait à poser ses questions. Il n'était cependant pas censé le faire dans l'immédiat, même si ce fut sans doute une bonne chose. Comme de plonger tête la première du haut d'une falaise dans une mer déchaînée. Sans préparation.

Lorsqu'il s'installa en face du suspect qui attendait sur une chaise de l'autre côté de la longue table, il vit tout d'abord un visage étroit à la peau mate, de petits yeux noirs puis de maigres bras parcourus d'épaisses veines proéminentes. L'homme avait les mains sales, les ongles aussi. Il était mince, de taille moyenne, pas rasé et devait avoir la trentaine.

– Vous êtes qui, vous? lui lança-t-il dès qu'il entra.

Avraham ignore ostensiblement la question et, comme s'il était seul dans la pièce, étala avec soin divers documents sur la table. Il n'avait pas eu le temps d'étudier tous les éléments du dossier, s'était contenté de les survoler rapidement en écoutant

le bref rapport de l'îlotière qui avait arrêté le suspect tôt ce matin-là.

En lisant le compte rendu qu'elle avait rédigé, il apprit qu'un objet suspect avait été signalé au standard téléphonique à six heures quarante-quatre. Cela pouvait certes être une fausse alerte mais une patrouille avait aussitôt été diligentée rue Lavon – et ce malgré le manque d'effectifs. Sur place, les policiers, qui n'avaient rien trouvé, avaient demandé au standard de recontacter par téléphone leur indicatrice et, quelques instants plus tard, une femme en robe de chambre était sortie de chez elle et les avait guidés. Moins de dix minutes plus tard, les démineurs arrivaient, bouclaient la rue et commençaient le processus de neutralisation. Après une première inspection, ils avaient découvert que la valise suspecte contenait un réveil de marque Supratech connecté par des fils électriques d'un côté à une bouteille de 7 Up remplie d'un liquide non identifié et de l'autre à ce qui ressemblait à un détonateur. Le rapport indiquait qu'ils avaient fait exploser le dispositif à sept heures cinquante.

Juste avant d'ouvrir la porte de la salle où l'attendait le suspect, Avraham envoya un SMS à Marianka : *Je commence un interrogatoire imprévu. T'appelle dès que j'en sors.* Elle lui répondit aussitôt : *Fini les vacances? Bonne chance!*

Tout était prêt, il mit en marche l'enregistreur et demanda à l'homme assis en face de lui de décliner son identité.

– Amos Rame, répondit l'intéressé. Et vous, vous êtes policier? Vous vous rendez compte que ça fait cinq heures que je poïreaute?

Le commandant ne prit pas la peine de répondre.

– Date de naissance?

– La mienne? 10 juillet 1980.

– Domicile?

– 26, rue du Sionisme.

– À Holon?

– À Las Vegas!

– Profession ?

– Moniteur de canoë, répondit Rame dans un sourire, puis il lâcha : Sans profession. Inscrivez que pour l’instant je ne travaille pas.

D’après le rapport de la policière, cet individu n’était moniteur de rien du tout. Il avait travaillé comme cuisinier au café Riviera sur la promenade du bord de mer de Bat-Yam, avait ensuite monté une petite entreprise de dépannage de motos et enfin avait ouvert un kiosque pour y vendre cacahuètes, amandes, pistaches et autres douceurs au centre de Holon. Vraisemblablement, il tirait des revenus complémentaires d’une activité autrement plus lucrative, aussi discrète qu’illégale : le trafic et la vente de haschisch. Il était né à Bat-Yam, d’une mère esthéticienne qui l’avait élevé seule, lui et ses deux grandes sœurs : la famille était connue des services sociaux. Il avait décroché du lycée avant le bac et sa première infraction remontait à ses quinze ans. Il avait été arrêté avec un ami dans une voiture volée. Avraham le toisa puis baissa les yeux vers les feuilles devant lui.

– Vous êtes soupçonné d’avoir, tôt ce matin, déposé à côté de la crèche située rue Lavon...

– Qu’est-ce que vous racontez ? l’interrompit aussitôt Rame. Un type sort tranquillement se promener et on l’arrête. Qu’est-ce que j’ai à voir avec une crèche ?

– C’est ce qu’on va établir.

– N’importe quoi ! D’ailleurs, vous avez des preuves ?

D’après ce qu’il avait rapidement compris en survolant le dossier et en entendant les brèves explications de l’îlotière, ils n’avaient effectivement aucune preuve. L’arrestation de l’homme était due au sens de l’observation de la jeune policière qui avait eu le temps, avant même le désamorçage de la bombe, de recueillir des précisions de la bouche de leur informatrice, une retraitée de soixante-quatre ans. La femme s’était levée tôt ce matin-là afin de commencer son ménage

de Rosh haShana, premier acte de ses préparatifs pour fêter dignement la nouvelle année, son mari dormait encore quand elle avait ouvert les volets du salon. Elle s'apprêtait à poser ses tapis sur le rebord de la fenêtre – pour les aérer et pouvoir les taper après huit heures –, et là, elle avait vu quelqu'un entrer dans le jardinet, 6, rue Lavon. En fait, elle ne l'avait pas vraiment vu entrer, ne l'avait remarqué qu'au moment où il se penchait vers les buissons comme s'il cherchait quelque chose. Au début, elle l'avait pris pour un locataire voulant récupérer un objet tombé d'en haut, mais ensuite elle l'avait vu cacher la valise dans la haie en bordure du sentier qui mène à la crèche. Pourquoi la chose lui avait-elle paru si étrange? Parce qu'il y avait des poubelles à quelques mètres et que s'il avait habité là, il y aurait jeté sa valise. De plus, s'il voulait s'en débarrasser, pourquoi la dissimuler avec autant de précautions derrière les buissons au lieu de la déposer sur le trottoir? L'immeuble de la retraitée se situait au bout de la rue, mais sa fenêtre était un point d'observation fiable et même s'il y avait la cime de quelques arbres et un poteau électrique dans sa ligne de mire, ils ne bouchaient pas son champ de vision. La femme estimait avoir vu le suspect plus d'une minute, car, avait-elle expliqué, au lieu de partir tout de suite, il s'était attardé et avait même inspecté les alentours. C'est à ce moment que, malgré la distance, l'informatrice avait eu peur d'être repérée. Elle avait reculé à l'intérieur et lorsqu'elle avait à nouveau risqué un œil dehors, l'homme partait dans la direction opposée, vers la rue Aharonovich. Non, il ne courait pas, au contraire, il avançait d'un pas lent, on aurait même dit qu'il boitait. La suite de la description restait superficielle, comme on pouvait s'y attendre : petite taille, silhouette fluette et, pour autant qu'elle s'en souvienne, il était vêtu d'un pantalon de jogging et d'un sweat-shirt à capuche de couleur sombre, peut-être marron. Elle n'avait pas pu voir les traits de son visage.

Quelques minutes après avoir recueilli ce témoignage, la policière avait repéré, parmi la foule rassemblée au bout de

la rue que les démineurs venaient de bloquer, un homme dont la silhouette et les vêtements correspondaient à ce signallement. Il observait le travail de désamorçage et paraissait nerveux. Au moment où elle lui avait demandé ses papiers, il avait pris ses jambes à son cou et avait réussi à parcourir quelques dizaines de mètres avant d'être rattrapé par un autre agent. Rame n'avait aucun papier sur lui, s'était entêté à nier toute tentative de fuite et tout lien avec la valise piégée, prétendant être simplement descendu acheter du pain et du lait. Il avait aussi, dans un premier temps, refusé de communiquer son numéro d'identité mais s'y était finalement résolu. Vérification faite, le fichier central avait révélé que l'homme possédait un casier riche de plusieurs condamnations, principalement pour des affaires de stupéfiants.

– Nos preuves, c'est nous qui décidons quand et comment les dévoiler, lui répondit Avraham. Expliquez-moi plutôt ce que vous faisiez de si bonne heure rue Lavon.

– Comme tout le monde, je prenais l'air.

– Vous avez dit à ma collègue que vous étiez descendu acheter du lait et du pain. Si je comprends bien, vous changez de version.

– Absolument pas. Je continue à dire la même chose. Je suis sorti prendre l'air et acheter du lait.

– Vous avez été jusque-là pour acheter du lait ? C'est un peu loin de votre domicile, non ?

– Et alors ?

– Pourquoi ?

– Pourquoi quoi ? Je suis obligé de vous répondre ? J'ai le droit d'acheter du lait où je veux, non ?

– Vous n'êtes pas obligé de me répondre. Je vais donc noter que vous n'avez pas envie de m'expliquer ce que vous fabriquez rue Lavon.

À la différence des prévenus de sa précédente enquête, l'individu qu'Avraham avait en face de lui connaissait très bien les salles d'interrogatoire. Dès qu'il sentait qu'une question risquait

de lui causer des ennuis, il n'y répondait pas immédiatement et prenait le temps de trouver la réponse qui l'arrangeait.

– Si je me suis déplacé aussi loin, c'est parce que je dois de l'argent à l'épicier de mon quartier. Ça vous va, comme explication ?

– Et pourquoi vous être arrêté pour observer le travail des démineurs ?

– Vous savez le nombre de gens qui se sont arrêtés comme moi ? Il y avait un colis suspect, j'avais envie de voir ce que c'était.

– Alors pourquoi avoir pris la fuite au moment où une policière vous demandait vos papiers ?

– Faux. Je m'en suis déjà expliqué. J'avais décidé de partir et je n'ai pas entendu qu'elle m'appelait. Tout à coup, deux flics me sont tombés dessus et m'ont accusé d'avoir pris la fuite.

– Ce que vous niez.

– Vous avez vraiment l'impression que j'ai tenté de m'enfuir ? Croyez bien que si j'avais voulu le faire, aucun de vos petits rigolos ne m'aurait rattrapé.

Quelque chose dans la réponse de Rame ne collait pas. Avraham relut le procès-verbal de son arrestation et, comprenant ce qui le tracassait, il releva les yeux et contempla la pièce, comme s'il essayait d'en estimer les dimensions. Deux rampes fluorescentes étaient allumées au plafond. Sur la photo du fichier central, Rame affichait un visage glabre, mais entre-temps il s'était laissé pousser une petite moustache à la Chaplin, une moustache qui, à la différence de ses ongles, paraissait très soignée.

– Qu'avez-vous fait du lait et du pain ? demanda-t-il.

– Pardon ?

– Qu'avez-vous fait du lait et du pain que vous avez achetés à l'épicerie ?

– Je n'ai pas pu les acheter, la rue était bloquée.

Avraham sourit.

– Je comprends. Vous devez donc être affamé! À propos, quelles sont vos relations avec la crèche?

– Aucune, lâcha Rame en soupirant. Dieu merci, je n'ai pas d'enfants.

– Alors pourquoi avez-vous déposé une bombe là-bas?

– Vous êtes tous complètement cinglés! Je vous dis et je vous répète que je n'ai rien déposé nulle part. Vous avez tous chopé une insolation ou quoi?

L'excitation retomba. De même que l'appréhension qu'avait ressentie Avraham au moment où il entra dans la pièce. Oui, il était à sa place. Il retrouvait celui qu'il y avait laissé trois mois auparavant, réintérait sa fonction et son travail – la chose qu'il faisait le mieux. Si Rame savait que la valise ne contenait qu'une bombe factice, il n'était en tout cas pas tombé dans le piège. Avraham lui proposa d'aller se servir un verre d'eau à la fontaine, installée dans le coin opposé de la pièce, près de la porte.

– Je n'ai pas soif, se défendit Rame.

– Vous devez boire. On en a encore pour pas mal de temps ici et boire est important. Vous risquez de vous déshydrater. Allez prendre un verre d'eau.

Il attendit.

L'autre finit par se lever et passa devant le commandant pour atteindre la fontaine. Après s'être versé de l'eau fraîche dans un gobelet en plastique transparent, il fit le même chemin en sens inverse. Son pas était souple et léger. Or, d'après le témoignage de la voisine, l'homme qui avait caché la valise au 6, rue Lavon avait quitté les lieux en marchant lentement, peut-être même, toujours à ses dires, en boitant. Sans compter que d'après la fille de la patrouille, Rame avait détalé au moment où elle lui avait demandé ses papiers. Maintenant il ne boitait pas davantage.

Avraham avait encore quelques heures devant lui pour décider s'il demandait au juge une prolongation de garde à vue, mais il savait déjà qu'il ne le ferait pas. Il était quatorze heures trente. Cet homme ne dirait rien et en fin de journée

ou le lendemain matin au plus tard, on le renverrait chez lui. Le commandant n'arrivait pas à déterminer s'il relâcherait un innocent sorti de bon matin prendre l'air et acheter du pain et un pack de lait, un simple passant qu'on avait arrêté à cause d'une îlotière trop zélée, ou s'il s'agissait de l'individu qui avait, à l'aube, déposé sur le sentier menant à la crèche de la rue Lavon une vieille valise contenant un dispositif qui s'était finalement révélé inoffensif.

– Nous avons un témoin qui affirme que le poseur de bombe se dissimulait sous une capuche, or vous portez un sweat-shirt à capuche. Vous ne trouvez pas étrange de sortir avec un sweat-shirt à capuche par une telle chaleur ?

– Dites-moi, vous êtes qui, vous ? explosa soudain Rame dont la voix monta d'un cran. Qu'est-ce ça peut vous faire, ce que je porte ! J'avais un peu froid, ce matin. D'ailleurs, vous, vous trouvez que vous êtes habillé comme un policier ?

Effectivement, il ne l'était pas. Au lieu de son uniforme, il portait un pantalon court trop clair et une de ses nouvelles chemises couleur pêche. C'est que, officiellement, il était toujours en vacances.

Rentré depuis peu, en fait au début du mois de septembre, Avraham avait encore quelques jours de congé devant lui.

Son retour au commissariat n'étant prévu qu'après les fêtes, il avait l'intention d'utiliser son temps libre pour préparer l'appartement en vue de l'installation de Marianka. Ce matin-là, au lever du soleil, il avait pris sa voiture, roulé jusqu'à la plage de Tel-Aviv, trempé les pieds dans une eau tiède et fumé sa première cigarette en regardant les douces ondulations des vagues. C'était à Bruxelles qu'il avait soudain compris à quel point, étrangement, la mer lui manquait. Et tout à coup, sur cette plage, alors qu'une canicule de fin d'été s'abattait sur lui avec son insupportable lourdeur, il s'était senti gagné par une légèreté totalement nouvelle. Depuis son retour, il se baladait avec de fines chemises souples aux couleurs que jamais il n'aurait

